

Vous lirez ci-après les témoignages exceptionnels de médecins des 85<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> Régiments d'Infanterie, appartenant à la 31<sup>e</sup> brigade (Reibell), de la 16<sup>e</sup> division d'infanterie (de Maud'huy) du 8<sup>e</sup> corps d'armée (de Castelli), de la 1<sup>ère</sup> armée (Dubail), restés au plus près des bataillons engagés.

Les ambulances divisionnaires affectées à la 16<sup>e</sup> division d'infanterie et aux éléments non endivisionnés du 8<sup>e</sup> corps d'armée ne furent pas déployées au cours de ces jours sanglants, car elles auraient été immanquablement sacrifiées. Tout le poids du soutien sanitaire - soins et logistique - retomba sur les régiments et les autorités civiles locales de Lorraine occupée qui étaient restées à leur poste.

Pour illustrer ces journées mémorables de la bataille de Sarrebourg (18 - 21 août), toutes à la gloire des médecins civils et militaires ainsi que des dames du « Vaterländische Frauen-Verein » (l'Association féminine patriotique) de Sarrebourg, voici tout d'abord quelques éléments d'organisation :

- ✓ Le directeur du service de santé du 8<sup>e</sup> corps d'armée (CA) était le médecin principal de 1<sup>ère</sup> classe Vogelín.
- ✓ Le 18 août 1914, les ambulances 4/8 et 6/8, à la disposition de la 16<sup>e</sup> division d'infanterie, étaient stationnées respectivement à Imling et Héming en position d'attente.
- ✓ Les évacuations sanitaires de la division (150 blessés, le 18) furent effectuées par voitures de réquisition, et dirigées sur l'ambulance 3/8 installée au château de Domèvre.
- ✓ Durant l'attaque de Sarrebourg, une section du Groupe de brancardiers du 8<sup>e</sup> CA vint renforcer, à Buhl, le groupe de brancardiers de la 16<sup>e</sup> division, débordé par les opérations de relève et de transports des blessés.
- ✓ L'ensemble du poids des évacuations de la 16<sup>e</sup> division reposa sur l'ambulance 3/8 qui, les 21 et 22 août, évacua 638 blessés sur les hôpitaux temporaires de Baccarat avec des voitures de réquisition.
- ✓ Au retour offensif des Bavarois, la 16<sup>e</sup> division dut se replier de Sarrebourg en abandonnant ses blessés confiés aux services régimentaires des 85<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> RI faits prisonniers au complet.
- ✓ Dès le rétablissement de la 16<sup>e</sup> division sur la frontière, les 22, 23 et 24 août, deux nouveaux services régimentaires « à titre temporaire » furent constitués aux 85<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> : le médecin aide-major Meyer nommé au 95<sup>e</sup> RI avec 2 médecins auxiliaires, 1 voiture médicale et 20 brancardiers, et autant au 85<sup>e</sup> RI, sous la conduite du médecin aide-major Dioclès.
- ✓ Situation des moyens civils fonctionnant à Sarrebourg, sous la conduite du médecin d'arrondissement, le docteur Meyer :
  - Hôpital militaire : Dr Mely
  - Hôpital civil : Dr Muller [*Georges, père du Dr René Muller ; ce dernier fut chirurgien-chef de l'hôpital Saint-Nicolas de Sarrebourg ; il y a exercé jusqu'à la fin des années 60*]
  - Ambulance des Magasins réunis et bazar : Dr Ott
  - Ambulance du Collège (ou écoles communales ?) : Dr Schwarzkopf
  - autres ambulances : Maison Meyer, Grand'Rue ; Pensionnat Ste-Marie des sœurs de la Doctrine Chrétienne.
- ✓ A leur arrivée à Sarrebourg, les services de santé régimentaires français se sont installés :
  - aux Halles (lieu appelé aussi « salle des fêtes » ou « théâtre ») ;
  - aux hôpitaux militaire et civil (qui portaient le nom de « lazaret », ce qui est commun en Allemagne) ;
  - au Pensionnat Ste-Marie ;
  - dans des fermes alentours où des postes de secours de bataillon furent installés de manière rudimentaires.

\*\*\*\*\*

Dans les témoignages qui suivent, certains groupes de mots n'ont pas été reproduits, afin d'alléger le texte.

## EXTRAITS DU RAPPORT DU MÉDECIN MAJOR DE 1<sup>ÈRE</sup> CLASSE MANGENOT, DU 95<sup>E</sup> RI

### **21 Août**

x 350 blessés sont pansés par nos propres moyens. Un médecin civil, le Dr Ott, est venu nous voir, avec une arrogance aussi déplacée qu'inaccoutumée. Ne croyant être vu, il emplit ses poches de comprimés.

x Le Lieutenant de garde (Régiment des Gardes du Corps du Roi de Bavière) me vole mon sabre et mon revolver, avec promesse de me les rendre. Je ne les ai jamais revus.

x Vers 4 h, M. l'Aumônier Rameau nous apprend que 150 blessés sont sans soins à l'Hôpital civil. Je m'y rends avec un médecin du 85<sup>e</sup> qui nous a rejoints. Un chargement de voiture médicale du 29<sup>e</sup> Régiment est trouvé au Pensionnat Sainte-Marie et nous rend les plus grands services.

x Le Médecin Aide-major Lévy est de retour, étant resté trois jours dans les caves de la ferme de Mouckenhof avec des blessés, sans pouvoir en sortir. De nouveaux blessés sont apportés et nous pansons Français et Allemands. Les brancardiers et voitures sont paraît-il insuffisants pour un relèvement rapide. Il est certain que de nombreux hommes succombèrent à l'inanition sur le terrain. Le spectacle qui nous est donné dans les salles est d'une indescriptible atrocité.

x A 11 h du soir, nous nous préparons à sortir de l'hôpital pour retourner aux Halles, n'ayant rien mangé depuis midi, lorsqu' apparaît la masse imposante et ventrue d'un médecin allemand, à qui j'explique notre cas. « Un moment, Monsieur, s'écrie-t-il, où sont mes blessés allemands ? » Exclamation indiquant suffisamment ce que cette brute aurait fait, s'il se fut trouvé en présence de blessés français à panser comme nous l'avions fait pour les siens. Il réapparut quelque temps après et sortit, en disant qu'il allait nous faire accompagner.

x A minuit, irruption d'un lieutenant, revolver au poing, suivi d'hommes baïonnette au canon, criant : « Où sont les médecins qui veulent se sauver ? - Les voici, lui dis-je, mais ils ne désirent que manger et dormir après avoir soigné les vôtres ! » On nous entraîne vers l'hôpital militaire pour prendre des instructions. En route, tout s'explique, et cet officier, plus civilisé, après nous avoir offert, à la cuisine roulante de sa compagnie, du pain et du café, nous ramène à notre gîte.

### **23 Août**

x Envoi précipité des médecins et du personnel sanitaire au lazaret, où, sous la menace d'un revolver, en l'absence, je dois le dire, de tout officier, nous sommes fouillés et dépouillés de nos objets personnels, comme de simples malfaiteurs. Sur ma réclamation à un médecin, nous sommes autorisés à reprendre quelques menus objets indispensables. Toute la journée se passe dans l'attente, parqués sur une pelouse du jardin.

x A 7 h du soir, l'estomac creux, nous sommes conduits à la gare et embarqués à 23 h pour Zweibrücken (Deux-Ponts / Palatinat), où nous arrivons à 4 h du matin.

x Trois boîtes d'instruments régimentaires (deux au 95<sup>e</sup> une du 29<sup>e</sup>) qui, des différents postes de secours avaient été emportées sur mon ordre au lazaret, y ont également été retenues.

x Dès notre arrivée à Zweibrücken, j'adressai au Commandement une réclamation, au sujet des faits précités, contraires à la convention de Genève et demandai notre renvoi par la Suisse. Cette réclamation était accompagnée d'une liste individuelle de tous les objets personnels qui nous avaient été pris. Sur la mienne se trouvaient comprises les trois boîtes d'instruments réglementaires. Aucune réponse.

### **24 Août**

x Six d'entre nous, (Mangenot du 95<sup>e</sup>, Faveret du 95<sup>e</sup>, Lesbre du 29<sup>e</sup>, Guillemain du 85<sup>e</sup>, Proust 85<sup>e</sup>), descendus du train, sont conduits à la prison civile. (Landsgericht Gefängnis).

x Nous restons sans nouvelles des autres qui ont sans doute été maintenus dans le train avec le personnel. 96 blessés français sont hospitalisés au 1<sup>er</sup> étage de la prison, où nous sommes chargés de les soigner sans pouvoir sortir. L'état d'esprit de la population nous en eut d'ailleurs empêchés. »



*Hôpital non identifié -Ce n'est pas à Sarrebourg.*

« Les péripéties du combat qui a précédé l'entrée dans Sarrebourg de la brigade à laquelle j'appartenais, m'ont séparé, vers le milieu de la journée du 18 août, de mes camarades du 95<sup>e</sup> d'infanterie et de mon chef de service, Monsieur le médecin major de 1<sup>ère</sup> classe Mangenot. Ce dernier, averti de la présence de nombreux blessés dans une ferme [Mouckenhof] située en avant de nous, à 3 ou 4 kilomètres au sud-ouest de la ville, m'y envoya après avoir essayé en vain de s'y porter avec le personnel et le matériel médical du régiment. Les plus petits rassemblements et surtout les voitures étant furieusement canonnées, il réussit à me faire rejoindre par une douzaine de brancardiers qui se glissèrent un à un jusqu'à l'habitation, où plusieurs dizaines de fantassins et de cavaliers français s'abritaient.

J'organisai immédiatement un poste de secours dans les salles du rez-de-chaussée. Nous devions y passer 70 heures. La ferme, abandonnée des maîtres et des domestiques, était gardée par deux adolescents que je jugeai prudent de renvoyer avant la nuit avec un détachement qui passait. Dès le lendemain, je pus évacuer sur des voitures de la Croix-Rouge locale, dirigées vers nous de Sarrebourg par les soins du Dr Mangenot, la moitié environ de mes blessés. Ces voitures, dont j'escomptai le retour pour achever le transport des hommes restants, ne purent s'aventurer une seconde fois sur une route arrosée d'obus.

La canonnade s'accrut et, dans la journée du 20, rendit intenable les abords immédiats de la ferme. Les shrapnells démolirent la toiture, brisèrent les meubles, tuèrent une partie du bétail dans la cour et dans les étables. J'eus à peine le temps, aidé des sept brancardiers que j'avais gardés, de transporter dans une cave les blessés étendus dans les diverses pièces de la maison.

L'immeuble fut à partir de ce moment, quoique désigné par deux pavillons de la Croix-Rouge, criblé de projectiles et finalement, le matin du 21, incendié par un obus - quelques minutes avant l'irruption dans les cours d'un groupe de fantassins bavarois. Ceux-ci, à qui je me présentai d'abord seul et sans armes, permirent à tous mes hommes de sortir, sans les maltraiter. Je devais bientôt me convaincre que tous nos blessés n'avaient pas été ainsi ménagés. En effet, après avoir placé mes premiers compagnons de captivité dans des véhicules réquisitionnés, que les Lorrains avaient conduits - malgré les obus que continuaient à envoyer nos 75 en retraite - jusqu'au voisinage de mon poste de secours, je procédai, sous escorte, au relèvement des soldats tombés la veille sur les pentes au bas desquelles est construit le village de Buhl.

Les Bavarois avaient relevé les leurs dans la matinée. Il restait une centaine de cadavres et quelques blessés immobiles, contrefaisant les morts. L'un d'eux, la face contre terre, ne consentit à donner signe de vie qu'en entendant les appels criés en français à travers ce champ lugubre, par mes brancardiers harassés par 48 heures de veille : le soir tombait et, pour aller d'un corps inerte au suivant, les espaces étaient souvent assez longs. Ce malheureux, le thorax transpercé de part en part, me dit : « Je n'avais qu'une blessure au pied, je m'étais traîné jusqu'à ce fossé où j'ai passé la nuit. Ce matin des colonnes allemandes ont défilé : les soldats ouvraient les sacs des morts ; deux d'entre eux, des jeunes, s'étaient approchés de moi pour fouiller dans des musettes ; en s'éloignant, l'un des deux me désigna avec son fusil en riant ; l'autre lui répondit en haussant les épaules ; alors il tira ... L'infortuné dut expirer le soir même dans l'église de Buhl où l'on me fit déposer les blessés recueillis, avant de me conduire à Sarrebourg.

Au lazaret de Sarrebourg, la nuit tombée, je retrouvai tous mes confrères de la brigade, prisonniers depuis la veille, occupés à panser et à opérer. Ils avaient été isolés de leurs formations dans l'après-midi du 20 août, au moment où les Allemands, au prix d'un combat livré dans les rues, réoccupèrent la ville. Pendant ces journées, je n'ai reçu aucun ordre et aucun renseignement susceptible de me faire comprendre que notre corps d'armée battait en retraite. Je me suis demandé par la suite, en voyant se prolonger pendant 11 mois une captivité que je croyais ne devoir durer que quelques jours, si je n'aurais pas mieux fait de regagner Lorquin d'où mon régiment était parti le 18 à l'attaque de Sarrebourg, et où il avait cantonné le premier soir de la retraite. Aujourd'hui, édifié sur la conception que se font nos ennemis de la Convention de Genève, il m'apparaît que le médecin, absolument dépourvu des moyens d'évacuer les blessés auxquels il a donné les premiers soins et exposé à être pris, devrait se croire autorisé à les abandonner à la garde d'un ou deux infirmiers. C'est ainsi, semble-t-il, que procèdent les Allemands, qui ont laissé à Lorquin un grand nombre de leurs blessés sans un seul médecin. Il faut reconnaître pourtant que les circonstances seront bien rares, où le médecin jugera que ses malades sont en suffisante sécurité et en état de se passer de ses soins. Je me suis rendu compte de la nécessité d'une direction et d'une autorité au milieu d'un groupe d'hommes affaiblis et désespérés, aussi bien que de l'utilité d'un personnel infirmier courageux et dévoué.

Les sept brancardiers m'ont été d'un précieux secours. Ils ont pendant 3 jours de bombardement procédé au transport des soldats tombés aux alentours du poste de secours et assuré leur entretien. L'alimentation du poste

n'a pas été, en effet, le moindre de nos soucis : un carré de pommes de terre et les volailles qu'il fut possible d'attraper permirent de nourrir tout notre monde, jusqu'au moment où la pluie de shrapnells eut rendu intenable le séjour hors des caves. Il fallait cependant sortir pour accueillir les nouveaux blessés et pour dégager l'issue des débris de tuiles et de pierres dont l'amoncellement nous eut emmurés. Mes infirmiers s'employèrent avec industrie et avec sang-froid à la sauvegarde de leurs camarades. Je dois signaler leur parfaite tenue. »



TÉMOIGNAGE DU MÉDECIN AIDE-MAJOR DE 1<sup>ÈRE</sup> CLASSE PAUL SÉCHAN, DU 95<sup>E</sup> RI  
POSTE DE SECOURS SITUÉ AUX HALLES DE SARREBOURG

« Médecin aide-major de 1<sup>ère</sup> classe de l'armée active, je suis parti de Bourges le **6 août 1914**, en qualité de médecin du 1<sup>er</sup> bataillon du 95<sup>e</sup> RI. Mon médecin chef de service était Monsieur le médecin-major de 1<sup>ère</sup> classe Mangenot, sous les ordres de qui je servais déjà depuis deux ans. Fait prisonnier le 20 août 1914 à Sarrebourg j'ai été, le **23 août**, séparé du médecin-major Mangenot et interné au camp de Grafenwöhr.

Déjà, dès les premiers jours de la campagne qui précédèrent notre entrée en Lorraine annexée, le service médical régimentaire fut, en maintes circonstances, fort difficile à assurer. Les marches longues sous un soleil souvent torride éprouvaient de nombreux soldats et, parmi eux, surtout ceux qui, arrachés brusquement à des occupations sédentaires, n'étaient plus entraînés à de telles fatigues. Malgré toutes les recommandations, la chaleur portait fatalement les hommes à boire de l'eau qui déterminait souvent chez eux des coliques telles qu'il fallait quelquefois les évacuer. Les cas d'insolation furent fréquents dans la journée du **10 août** où le régiment fournit une marche très longue, sous un soleil brûlant. Partis d'Hadigny le dimanche **9 août** à 23 h, nous n'arrivâmes à Hablainville que le lendemain à 20 h. Au cantonnement, nous nous trouvions fréquemment dans la nécessité de faire des évacuations et la difficulté, du moins tant que nous fûmes en France, ne tenait pas tant au fait d'être obligés de trouver des moyens d'évacuation qu'à celui de savoir où nous pouvions bien faire des évacuations. L'emplacement de l'ambulance nous était le plus souvent même inconnu, de même que celui du dépôt d'éclopés. Nous devions alors évacuer sur des localités voisines et cela un peu à l'aveuglette, et les malades ou blessés étaient obligés de ce fait de faire un chemin qui aurait été moins long et moins fatigant pour eux si nous avions été régulièrement informés de l'emplacement et de l'ambulance et du dépôt d'éclopés. Ainsi donc, dès le début, nous avons été maintes fois gênés par le manque de liaison entre les différentes formations médicales.

Cet état de choses n'a d'ailleurs fait que s'accroître pendant les journées des **18, 19 et 20 août** qui furent celles de la bataille de Sarrebourg. Partis de Lorquin le **mardi 18 Août** à 7 heures, nous entrâmes le soir à Sarrebourg vers 22 h. Les pertes étaient déjà assez élevées, et à notre arrivée en ville, nous nous installâmes à la Halle avec le médecin-chef de service et le médecin du 3<sup>e</sup> bataillon.

*La journée du 19 août fut relativement peu meurtrière, mais au cours de celle du lendemain le nombre des blessés augmenta dans de très grandes proportions. L'hôpital où était installé le service médical du 85<sup>e</sup> d'infanterie et la Halle, où nous étions nous-mêmes, contenaient un grand nombre de blessés qui ne fit que s'accroître sans cesse au cours de la journée du 20 août. Dès le matin, le colonel Reibell, commandant par intérim la brigade, demandait qu'une ambulance au moins soit envoyée à Sarrebourg, où nous nous trouvions débordés. Beaucoup de blessés*



*furent hospitalisés dans des maisons particulières de la ville, et cela faute de place à la Halle, à l'hôpital et dans les écoles de la ville où l'on avait également installé des lits. L'ambulance ne put venir ; le groupe de brancardiers envoya seulement quelques voitures dans la nuit du 19 au 20 qui permirent de faire quelques évacuations.*

*Pour nous, médecins régimentaires, nous nous trouvions avec un poste de secours où arrivaient sans cesse des blessés. De plus, nous nous trouvions dans une ville qui venait d'être évacuée par les Allemands, et évacuée de telle sorte qu'il ne restait pas le moindre mode de transport. Ni chevaux, ni voitures, ni rien qui puisse nous permettre d'évacuer pendant toute **cette journée du 20 août.***

*Dans le courant de cette journée, qui fut celle où nous fûmes faits prisonniers, nous nous trouvâmes donc débordés par l'afflux des blessés, et dans l'impossibilité de faire les évacuations nécessaires, par suite de l'absence de tout moyen de transport à Sarrebourg, et aussi par le fait que ni l'ambulance ni les brancardiers divisionnaires ne purent venir à notre aide ce jour-là.*

*Notre situation était encore d'autant plus critique que nous étions dans une ignorance à peu près complète des événements militaires qui se déroulaient. Les blessés que nous recevions étaient les seuls à nous donner quelques nouvelles. Le matin, vers 11 h, le colonel fit mettre les musiciens à notre disposition, mais à aucun moment de la journée nous n'avons reçu de qui que ce soit l'ordre de nous replier.*

*Faits prisonniers le 20 août, vers 16 h 30, nous restâmes dans notre poste de secours de Sarrebourg jusqu'au 23. De là, je fus, avec un convoi de blessés et quelques autres médecins, dirigés sur le camp de Grafenwöhr. Ce que furent ces trois journées où les Allemands nous gardèrent à Sarrebourg et ces deux jours de voyage à travers l'Allemagne, ont dû être relatés avec détail par les médecins chefs de service dans leur propre rapport. J'insisterai seulement sur la façon brutale dont les médecins et les blessés ont été traités. Dès l'entrée des Allemands à Sarrebourg, nous avons été dépouillés de la plus grande partie de notre matériel ; c'est à peine si l'on nous a laissé quelques paniers à pansements. Dans la cour de l'hôpital, nous avons été dépouillés de notre selle et de nos armes, ainsi que de notre trousse médicale. Au cours des deux journées de voyage, les blessés sont restés sans aucun soin, et quand nous sommes arrivés au camp de Grafenwöhr où nous trouvâmes de nombreux blessés, rien n'était installé pour les recevoir. »*

